

Ces bonnes paroles avaient pénétré comme un baume dans le cœur de Gabrielle. Pourtant, le soir, madame de Coulange la trouva pleurant à chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu ? lui dit la marquise. Parce que nous ne le verrons pas tous les jours. Mais il n'est pas bien loin de nous et il aura souvent des jours de congé et des vacances. Allons, consoles-toi, c'est pour ton cœur une bien petite épreuve à côté des autres.

Gabrielle laissa échapper un soupir.

— C'est vrai, répondit-elle, je dois être forte et ne plus avoir de ces défaillances.

A partir de ce moment Gabrielle eut un redoublement de tendresse pour Maximilienne, et l'institutrice se voua plus complètement encore à l'éducation de son élève.

Les deux mères continuaient à vivre l'une près de l'autre dans une tranquillité qui fut troublée tout à coup par une lettre que reçut le marquis.

On était au mois d'août. Le jeune lycéen, qui avait obtenu cinq premiers prix, était en vacances depuis huit jours.

— Ma chère Mathilde, dit un matin le marquis à sa femme, mon ami, le comte de Sisterne, vient de m'écrire.

— Ah ! où est-il en ce moment ?

— A Paris, et il m'annonce que, pour tenir la promesse qu'il nous a faite il y a bien des années, il va venir passer quinze jours à Coulange.

La marquise eut besoin de toutes ses forces pour contenir son émotion.

— Eh bien, mon ami, dit-elle, le comte de Sisterne sera le bienvenu.

— Je vais lui écrire pour lui dire que nous l'attendons et pour lui adresser nos vives félicitations ; car, — je suis heureux de te l'apprendre, — il vient d'être promu au grade de contre-amiral.

— Oui, oui, dit la marquise préoccupée, je joins mes félicitations aux tiennes.

Elle pensait au grand danger qui la menaçait et cherchait dans sa tête la possibilité de le conjurer.

Depuis sept ans, le comte de Sisterne n'avait vu que deux fois le marquis et la marquise. C'était à Paris, il ne faisait que passer, et il ne leur avait donné chaque fois que quelques heures. Gabrielle avait pu éviter facilement de se trouver en sa présence.

Mais il allait venir à Coulange, et son séjour au château serait de deux semaines. Il était impossible que Gabrielle put se tenir cachée pendant ces quinze jours sans faire naître dans l'esprit du marquis des soupçons étranges, lesquels pouvaient amener de terribles complications. Mais ces complications redoutables allaient naître également aussitôt que le comte de Sisterne aurait reconnu Gabrielle Liénard dans madame Louise, l'institutrice de Maximilienne.

D'une manière ou de l'autre le péril était extrême.

— Que faire ? se demandait la marquise épouvantée.

Soudain l'idée lui vint d'éloigner Gabrielle.

— A propos, dit-elle au marquis, j'ai oublié de te dire hier que madame Louise m'a demandé un congé.

— Un congé, pourquoi ? demanda M. de Coulange.

— Elle désire aller passer quelques jours près de son amie, madame Morlot. C'est un plaisir que je n'ai pu lui refuser. C'est la première fois qu'elle quittera Maximilienne depuis qu'elle a été confiée à ses soins.

— C'est vrai, dit le marquis. Quel jour a-t-elle l'intention de partir ?

— Demain.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Dans quinze jours ou trois semaines. Je n'ai pas le droit d'être exigeante avec madame Louise.

Resté seul, le marquis devint rêveur.

Il se rappelait les confidences que le comte de Sisterne lui avait faites le jour où, ayant rencontré madame Louise, sur le chemin au bord de la Marne, il avait cru reconnaître une jeune fille qu'il avait aimée, et dont il gardait dans son cœur le souvenir ineffaçable. Il avait été le témoin de la scène au bord de l'eau et il la retrouvait gravée dans sa mémoire.

— C'est singulier, se disait-il, ce départ de madame Louise me fait l'effet d'être une fuite protégée par la marquise.

Sur ce point, M. de Coulange devinait la vérité.

— Si madame Louise est réellement la personne dont m'a parlé le comte de Sisterne, reprit-il, continuant à réfléchir, elle ne veut pas que le comte la reconnaisse ; cela est hors de doute. Elle a certainement ses raisons pour cela. Or, quelles qu'elles soient, ces raisons, il me paraît certain qu'elles sont approuvées par la marquise, qui n'est pas sans avoir reçu les confidences de madame Louise.

— Ah ça ! fit-il avec un mouvement brusque de la tête et des épaules, je ne sais pas pourquoi, vraiment, je m'occupe de choses qui ne me regardent point. Je n'ai pas le droit de surprendre les secrets de madame Louise, et il ne m'appartient pas de juger sa conduite. C'est une personne très sensée, incapable d'agir sans

avoir sérieusement réfléchi, et dont tous les actes sont dictés par une grande sagesse.

Le marquis trouva que son raisonnement était bon. Alors il prit une plume pour écrire à son ami le comte de Sisterne que la marquise et lui l'attendaient et se faisaient une fête de le recevoir à Coulange.

Aussitôt après avoir quitté son mari, la marquise courut trouver Gabrielle.

— Le comte de Sisterne est à Paris, lui dit-elle.

Gabrielle devint très pâle.

— Mon mari a reçu une lettre de lui ce matin, continua la marquise ; il va venir passer quinze jours à Coulange.

— Quand arrivera-t-il ? demanda Gabrielle d'une voix qui trahissait une violente émotion.

— Dans deux ou trois jours.

— Nous devons nous attendre à cela. Hélas ! nous nous trouverons plus d'une fois en face de ce danger. Il faut l'éviter à tout prix, il s'agit de notre bonheur à tous. Il ne faut pas que le comte de Sisterne me voie, il faut que je ne sois plus ici quand il arrivera ; oui, je dois partir.

— La même pensée m'est venue, répliqua la marquise, et, avant de vous avoir consultée, j'ai prévenu mon mari que, sur votre demande je vous avais autorisée à aller passer quelque temps près de Mme Morlot.

Gabrielle soupira.

— Depuis quelques jours j'étais si heureuse ! dit-elle ; il fallait que ma joie fut troublée. Les vacances ne sont que de deux mois, et pendant plus de quinze jours je vais être éloignée de mon fils !

— Pauvre amie ! murmura la marquise, en lui serrant la main.

Le lendemain, dans la matinée, Gabrielle partit pour le château de Chesnel, dont l'ancien inspecteur de police Morlot était l'intendant.

Malgré les vives instances du marquis, qui aurait voulu le garder plus longtemps, le comte de Sisterne ne resta que quinze jours à Coulange. Le jour même de son départ, la marquise écrivit à Gabrielle ces quelques mots :

« Le comte de Sisterne nous a quittés ce matin, vous pouvez revenir. »

Deux jours après, Gabrielle rentra au château de Coulange.

— Eh bien, que s'est-il passé ? demanda-t-elle à la marquise.

— Rien qui soit de nature à nous inquiéter.

— Les enfants n'ont point parlé de moi ?

— Je le leur avais recommandé.

— Et monsieur le marquis ?

— Il a aussi gardé le silence. Mais je ne veux rien vous cacher, Gabrielle : par quelques paroles qui sont échappées à mon mari, j'ai compris qu'il connaissait le secret de M. de Sisterne. Le jour où vous vous êtes trouvée en présence du comte, au bord de la rivière, mon mari était là ; il a certainement remarqué votre surprise, votre embarras, et en même temps l'émotion et le trouble de son ami. Eh bien, j'en suis sûre, le marquis a deviné que vous n'êtes pas étrangère au comte de Sisterne.

— Oh ! fit Gabrielle avec effroi.

— Ne vous effrayez pas, reprit la marquise, mon mari est trop discret, il a les sentiments trop délicats pour prononcer seulement un mot qui puisse vous faire soupçonner qu'il sait la vérité. Il n'a point parlé de vous à M. de Sisterne parce qu'il a craint de toucher à de douloureux souvenirs ; s'il sait réellement que vous êtes Gabrielle Liénard, il a dû comprendre que vous ne voulez pas que le comte vous reconnaisse ; dans ce cas nous pouvons être tranquilles, il ne vous trahira pas.

Elles restèrent un moment silencieuses.

— J'ai oublié de vous dire que M. de Sisterne avait un nouveau grade, reprit la marquise ; il a été nommé récemment contre-amiral mais il n'a point oublié la jeune fille qu'il a abandonnée et ne peut se consoler de l'avoir perdue. Pour rester fidèle à son souvenir, il a sans doute juré de ne plus aimer et de ne jamais se marier... Ah ! ma chère Gabrielle, tu nous a tout sacrifié... Aujourd'hui encore tu pourrais devenir comtesse de Sisterne.

— Depuis le jour où je l'ai mis au monde, ma vie toute entière appartient à mon enfant. Je ne vis que par lui et je ne dois vivre que pour lui seul !

De nouvelles années s'écoulaient.

Eugène de Coulange avait achevé brillamment ses études universitaires, en se faisant donner les diplômes de bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences.

Certes, le marquis avait déjà le droit d'être fier de celui qu'il croyait son fils et qui portait son nom.

— Mon cher enfant, dit-il au jeune bachelier, depuis longtemps tu connais mes intentions : ici-bas chacun a sa tâche, des devoirs à remplir envers soi-même et envers les autres ; la fortune ne saurait dispenser l'homme du travail, et il faut que tu prennes une place au milieu du grand mouvement intellectuel et industriel : tu